

Marlen Haushofer, *Le Mur invisible* Séance 3 – Expériences laborieuse et contemplative de la nature

I. Travailler la nature

On l'a vu (cf. **Séance 2**), la narratrice doit nécessairement travailler la nature si elle veut survivre. Soins aux bêtes et travaux des champs constituent l'essentiel de ce travail – des tâches variées qui s'organisent selon différentes temporalités.

I.1. Diversité et omniprésence du travail

- Natures et périodicités différentes

Dans ce rapport laborieux à la nature, il y a d'abord des tâches **quotidiennes** : donner à manger aux animaux, traire la vache (le plus souvent deux fois par jour), nettoyer l'étable, etc. Ces tâches, par leur répétition même, construisent un rapport au temps particulier. La narratrice qualifie ainsi ses premiers mois derrière le mur de « longs mois monotones de labeur quotidien » (p. 73). Cette monotonie transparait par exemple dans l'énumération des tâches quotidiennes, toujours les mêmes, aux p. 122-127. Et la narratrice de conclure : « Et demain tout sera comme tout a été aujourd'hui et comme tout avait été hier » (p. 127).

D'autres tâches, si elles ne sont pas nécessairement quotidiennes, reviennent **régulièrement** dans le récit et la vie de la narratrice : désherber son champ, pêcher ou chasser, couper du bois. Cette dernière activité, qui lui donne tant de mal au début, a un rôle prépondérant dans sa survie : ce bois est indispensable à la cuisson des aliments et au chauffage du chalet, et permet donc d'échapper à la faim et au froid (cf. notre séance 2). Aussi cette tâche peut-elle devenir obsessionnelle pour le personnage : « Le printemps fleurissait autour de moi et je ne voyais que mes bûches. [...] j'étais comme possédée par l'idée de couper le plus de bois possible » (p. 191)

Il y a encore les **tâches annuelles**, liées au cycle des saisons, et toutes de nature agricole : planter puis récolter les pommes de terre et les haricots, cueillir les fruits et, surtout, faire les foin. La fenaison, notamment, est présentée comme un « énorme travail » (p. 92). Impérative à la survie de sa vache, puis de son veau, elle représente un labeur intense ; elle est ainsi la source de plusieurs accès d'abattement : « Quand je fus au bord de ruisseau et que je regardai, d'en bas, le pré en pente, j'eus l'impression que je n'en viendrais jamais à bout » (p. 91).

À tout cela s'ajoutent certaines **tâches exceptionnelles** : planter des branches de noisetier le long du mur pour le rendre « visible » (p. 23-24 puis 34), aménager une étable pour Bella (p. 39-40), réparer la route endommagée par l'orage (p. 116) ou encore aider au vêlage. Ce dernier événement, si important pour la survie de la narratrice, est raconté en détail p. 165-168.

- Omniprésence

On s'explique donc que le thème du travail soit omniprésent dans l'œuvre. La narratrice souligne à plusieurs reprises que ce travail n'est jamais terminé, que de nouvelles tâches s'imposent toujours à elle :

« Il y avait tant à faire : couper du bois, récolter les pommes, aller chercher le foin à la cabane, réparer la route, consolider le toit. Chaque fois que j'espérais me reposer un peu, un nouveau travail se présentait » (p. 113)

I.2. Difficulté et contentement

- Un labeur

Si la nature et la périodicité des tâches changent, elles sont, pour la plupart, exténuantes. Il s'agit bien d'un « labeur », comme le nomme le narratrice (p. 60, 64, 65, 73, 173 ou encore 298), c'est-à-dire un « travail pénible demandant un effort soutenu et de longue haleine » (*TLFi*). Le premier été après la catastrophe apparaît ainsi, dans ses souvenirs, « accablé de labeur et de peine » (p. 64).

Est ainsi remotivée l'étymologie du terme *travail* qui proviendrait du latin *tripalium*, désignant un appareil de **torture**. Ampoules aux pieds et aux mains, douleurs au dos, plaies causées par des échardes, douleurs musculaires et autres courbatures, affaiblissement général... Son corps est soumis à une épreuve telle qu'elle est souvent conduite à des accès de découragement : « Lorsqu'en août le foin fut enfin au sec dans la cabane, j'étais si épuisée que je m'assis sur le pré et pleurai » (p. 92). De même, le travail la plonge parfois dans un état quasi léthargique :

« [...] je gardais les yeux fermés, mais je ne dormais pas, j'étais trop lasse pour dormir. Je ne bougeais pas non plus car chaque mouvement me faisait mal, et je voulais rester assise au soleil, tranquille et sans douleur, et sans penser à rien » (p. 138)

- Une lente adaptation

La narratrice est néanmoins satisfaite de constater qu'elle devient de plus en plus habile et efficace dans ses différentes tâches. Tandis que son corps « s'habitue au travail » (p. 42), elle trouve le « rythme convenable » pour agir en harmonie avec la nature qu'elle travaille :

« Je travaillais tranquillement et régulièrement, sans trop me fatiguer. La première année [...] je ne savais pas trouver le rythme convenable. Mais depuis, j'avais appris comment il fallait s'y prendre et je m'étais adaptée à la forêt » (p. 257)

Elle adopte ainsi petit à petit les gestes et l'allure des paysans, ce qu'elle interprète comme une adéquation avec son véritable *moi*, sa véritable nature : « Sans doute, je n'ai jamais été autre chose qu'un paysan contrarié » (p. 121). Son expérience au sein de la nature lui permet ainsi de développer ce que la vie urbaine avait étouffé :

« je suis assez habile aux travaux des champs ou dans les soins à donner aux bêtes. Tout ce qui a trait aux plantes et aux animaux m'a toujours paru évident. Il ne m'a manqué que les occasions de développer ce don » (p. 160)

Cette adaptation passe par la prise de conscience du statut tout à fait particulier des **mains** humaines. L'expérience intense du travail de la nature met à rude épreuves les mains de la narratrice : le labeur les blesse, les meurtrit, les marque. Transformées et progressivement affermissées par le travail, elles finissent par apparaître infiniment précieuses à la narratrice : « Mes mains toujours couvertes d'ampoules et de durillons étaient devenues mes principaux outils de travail » (p. 95). Nous aurons l'occasion, dans notre **Séance 5**, de revenir sur la modification du rapport de la narratrice à son corps.

- La satisfaction du travail accompli

Si la narratrice reste frustrée de ne pas accomplir correctement certaines activités laborieuses (le « travail de menuiserie », par exemple, p. 160), elle souligne à plusieurs reprises la satisfaction que lui apporte un travail bien fait. Cela est particulièrement vrai de tout ce qui a trait aux travaux des champs ou au soin des animaux : « Ces tâches sont [...] celle qui me procurent le plus de satisfaction » (p. 160).

Mais l'on peut penser également à une besogne ponctuelle, le nettoyage de la cabane, qui se révèle pourtant particulièrement ardu : « Il me fallut recommencer l'opération deux fois et faire couler des torrents d'eau. Par endroits je dus gratter la saleté au couteau » (p. 204). Ce nettoyage est pourtant présenté comme une « tâche agréable » (*ibid.*) : « Au cours de la matinée, quand le plancher commença de sécher, il se mit à briller avec des reflets rougeâtres et je me sentis fière de ce succès » (p. 204)

I.3. Enjeux du travail de la nature

Outre l'enjeu le plus évident, assurer sa **survie** et celle de ses animaux (cf. notre **Séance 2**), l'expérience laborieuse de la nature revêt d'autres significations dans *Le Mur invisible*.

- Mettre en ordre le réel

La plantation de la « frontière-pour-rire » (p. 34) est présentée explicitement par la narratrice comme un effort de mise en ordre du réel :

« j'étais en proie à l'idée fixe qu'il me fallait, autant que je le pouvais, finir ce travail. Il me tranquillisait et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi » (p. 34)

On pourrait parler, en s'inspirant des analyses de Canguilhem, d'un effort pour s'appropriier un milieu catastrophique, c'est-à-dire un milieu où le vivant a perdu l'initiative et subi son environnement : « le grand désordre qui s'était abattu sur moi ».

Le thème de la frontière réapparaît à propos du champ de pommes de terre que la narratrice « clôtur[e] avec de solides branches » (p. 80). Le champ est ainsi transformé en une véritable « forteresse dressée au milieu de la forêt » (*ibid.*). Il s'agit certes de protéger les « précieux tubercules » des animaux sauvages, de lutter contre la nature pour préserver sa culture. Mais cette ligne de démarcation apparaît aussi comme un moyen, en séparant le cultivé du sauvage, de « structurer » et d'« organiser » l'environnement en une *Umwelt* (Canguilhem, « V&M », p. 195).

- Éviter la rumination

Le travail apparaît également, notamment au début de l'expérience vécue par la narratrice, comme un moyen de ne pas penser à sa situation dramatique : « Pendant dix jours je m'étais étourdie de travail » (p. 45-46). Le travail, en épuisant son corps, l'« abrutit » (p. 64) – ce dont elle lui est paradoxalement reconnaissante.

Le travail lui permet ainsi d'échapper à ce qui lui apparaît comme un danger majeur : la rumination. Le moindre moment d'inactivité risque de la plonger dans un ressassement d'idées sombres qui serait stérile et délétère :

« qu'aurais-je fait en restant tranquille sur mon banc, sinon me souvenir et ruminer. C'est précisément ce que je devais éviter à tout prix ; dès lors je n'avais pas d'autre issue que me remettre à travailler. » (p. 116)

II. Contempler la nature

On comprend que l'expérience de contemplation de la nature, qui requiert une pause, un moment d'oisiveté (« état d'une personne qui ne fait rien, momentanément ou de façon durable »), soit impossible dans les premiers temps après la catastrophe.

II.1. Un apprentissage progressif de la disponibilité au monde

- Des expériences d'abord exceptionnelles

Les pauses sur le banc devant le chalet (lieu privilégié de la contemplation) ou sur une pierre dans la forêt (voir les p. 137-139) relèvent donc, d'abord, de l'exceptionnel.

L'expérience inaugurale de la contemplation prend ainsi place lors de la première exploration nocturne qui permet à la narratrice de découvrir son environnement. Au fur et à mesure de son ascension dans la forêt, la narratrice sent « tout le poids oppressant [des] derniers jours » se détacher d'elle (p. 67). La voici « légère et libérée » (*ibid.*), prête à vivre sa première expérience contemplative :

« Lorsque j'eus atteint le point le plus élevé, je m'assis sur un petit rocher puis j'attendis. Le soleil parut vers quatre heures et demie. Un vent frais se leva et passa dans mes cheveux. Le ciel d'un gris-rose se teinta d'orange et de rouge feu. C'était le premier lever de soleil auquel j'assistais. J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière. » (p. 68)

Mais ces moments restent très rares, la narratrice étant obsédée par le travail : « Obnubilée par l'idée de constituer une grande réserve de bois, je ne voyais plus le paysage » (p. 115).

- L'apprentissage sur l'alpage

La première saison à l'alpage va lui permettre d'approfondir ce type d'expérience de la nature.

L'alpage est en effet propice à la contemplation : après une année passée dans une vallée encaissée, la narratrice est frappée – et d'abord angoissée – par le « vaste horizon » qui s'offre à elle (p. 202) : « Cela faisait une impression étrange de pouvoir contempler une vaste étendue sans que le regard soit arrêté par des arbres ou par les montagnes » (*ibid.*). En outre, moins occupée que dans la vallée, elle peut trouver en elle une disponibilité suffisante pour s'ouvrir à la dimension esthétique de la nature :

« Quelque chose de nouveau commençait. J'ignorais ce que cela m'apporterait, mais ma nostalgie et mon inquiétude pour l'avenir se détachaient lentement de moi. Je contemplai l'étendue des pâturages, la bordure du bois au-dessus, la voûte du ciel à l'ouest de laquelle était déjà accroché le cercle pâle de la lune en même temps qu'à l'est le soleil se levait. L'air rude me forçait à respirer profondément. Je commençais à trouver beau l'alpage ; étranger et dangereux mais plein d'attrait comme tout ce qui est étranger. » (p. 203)

Ainsi, sur l'alpage, ce qui était exceptionnel devient une « habitude » (p. 211) : la narratrice s'abandonne à « une sorte d'apathie », à une « reposante paresse » (*ibid.*). Elle parvient ainsi à faire l'expérience d'une pleine réceptivité au moment présent et à la nature qui l'entoure : la « petite île de l'ici et du maintenant » (p. 248).

Le premier séjour sur l'alpage apparaît ainsi comme une expérience singulière, une parenthèse enchantée qui marque durablement la narratrice et donc elle garde le souvenir

sensible : « Je ne pourrais jamais oublier l'odeur de l'été, les pluies d'orage et les soirs étoilés » (p. 205).

- L'exemple des animaux

Dans cet apprentissage, les animaux apparaissent comme des exemples. En effet, la narratrice souligne à plusieurs reprises que ceux-ci ont une capacité innée à vivre pleinement les sensations présentes.

C'est le cas par exemple de la vipère qu'elle observe un jour : « Ses pensées étaient très loin de moi, elle ne voulait rien d'autre que rester coucher sur les pierres blanches et se laisser baigner par la lumière et le soleil » (p. 100). C'est aussi le cas des animaux domestiques, comme Bella et Taureau, dont la narratrice envie la vie pleinement sensitive, ancrée dans le « moment présent » :

« Ils ne connaissaient que le moment présent, les herbes tendres, les grands prés, l'air chaud qui caressait leurs flancs et la lueur de la lune qui tombait le soir sur leur couche. Une vie sans peur et sans espérance. » (p. 226)

II.2. Expériences esthétiques

En s'ouvrant ainsi aux expériences sensibles, la narratrice réapprend à regarder la nature pour en saisir la beauté :

« Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible. Je ne pouvais plus revenir en arrière, car je n'étais plus une enfant et je n'étais plus capable de sentir comme une enfant, mais la solitude me permettait de voir encore une fois, sans souvenir ni conscience, la splendeur de la vie. » (p. 245-246)

Elle peut ainsi se mettre à contempler la nature, c'est-à-dire la « considérer avec une assiduité qui engage les sens [...] comme un objet qui est ou peut être digne d'admiration » (*TLFi*).

- Le beau et le sublime

Au sein de la nature, elle fait donc l'expérience de la **beauté**. Les salamandres lui apparaissent comme des « créatures superbes » (p. 33), la vipère est « belle » (p. 100), les arbres en automne exhibent « la nouvelle splendeur de leur couleur » (p. 137)...

L'évocation de ces merveilles de la nature se fait à travers une **écriture plus poétique**, qui contraste avec le style simple et dépouillé habituel du récit. On pense par exemple à l'évocation des frelons dont la narratrice admire la beauté et qui lui apparaissent « coulés dans de l'or pur » (p. 102). Cette poésie de l'écriture est également présente lorsque la narratrice évoque son séjour sur l'alpage. Décrivant les prairies après l'orage, elle recourt ainsi à une métaphore filée :

« C'était comme si les prairies de l'alpage flottaient sur les nuages, un bateau vert, brillant et humide voguant sur l'écume blanche d'un océan agité. Puis les vagues s'apaisaient lentement et les cimes fraîches et mouillées des pins en émergeaient. » (p. 226)

Grâce à cette poésie le lecteur peut, à son tour, partager l'admiration de la narratrice et vivre une expérience esthétique littéraire.

Sur l'alpage, la nature n'est pas seulement belle ; elle permet également d'accéder au **sublime**. On trouve dans *Le Mur invisible* des passages qui évoquent inmanquablement le

sublime mathématique théorisé par Kant. Dans la montagne, face au ciel étoilé, la narratrice fait ainsi l'expérience de quelque chose d'infiniment grand : elle assiste au « grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles » (p. 244) ; elle contemple, assise sur son banc « les étoiles qui dans[ent] dans la noirceur du firmament » (p. 245)¹.

- Limites et dangers

La contemplation du ciel étoilé ébranle son être, la transporte. Il s'agit là d'une « expérience qu'[elle fait] en personne et pourtant pas jusqu'au bout » (p. 245). Pourquoi ?

D'abord parce que sa nature humaine interfère avec l'expérience de pure vision qu'est la contemplation : « Presque toujours les pensées étaient plus rapides que les yeux et falsifiaient l'image véritable » (p. 245). L'**expérience intellectuelle** contrarie l'expérience sensitive.

En outre, l'expérience de la contemplation apparaît comme **dangereuse**. Sur l'alpage, la narratrice s'éloigne d'elle-même « aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire » (p. 245). Se détacher de soi-même, c'est « s'éloigner de la vie » (p. 252) et de ses impératifs, et risquer d'en mourir : « je me rendais compte que cet état ne devait pas durer si je voulais rester en vie » (p. 245). L'expérience du sublime est trop intense pour pouvoir être autre chose qu'éphémère : un « état exceptionnel » (p. 252). La vie humaine est de l'ordre du prosaïque, non du sublime : « c'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain » (p. 252). Elle ne peut faire abstraction des contingences matérielles.

¹ On trouve aussi dans le roman des exemples de sublime dynamique, par exemple lorsque la narratrice affronte sur l'alpage des orages à l'intensité particulièrement terrifiante : « Sur l'alpage, nous nous trouvions au centre des masses de nuages déchainées. Je ressentais cette peur que provoque chez moi tout bruit violent, mais accompagnée d'une étrange sensation de vertige que je n'avais jamais éprouvée » (p. 226).